



INTERDIT D'ANTENNE

PAR L'EQUIPE DEMISSIONNAIRE DE FRANCE MUSIQUE

LE DERNIER TERRAIN VAGUE

La Chanson... nos Chansons

« L'homme radiophonique est une bête sonore, un être qui n'a qu'une bouche et pas d'oreilles. Il n'entend pas son interlocuteur. La radio, attention, n'est pas le téléphone. L'auditeur est donc en quelque sorte un interlocuteur valable car il ne répond jamais. »

Julos BEAUCARNE (chanteur wallon)

« Les gens qui inventent, de toutes façons, n'ont pas la parole et ceux qui essaient de remailler les filets ont la maladie de Parkinson. »

Bernard LAVILLIERS (chanteur français)

« ... Mais n'ayez pas peur on sait ce que c'est que la radio.
Il ne peut rien s'y passer.
Rien ne peut avoir d'importance.
Ce n'est rien.
Ce n'était rien.
Juste pour faire du bruit.
JUSTE DE LA musique
Juste des mots, des mots.
Tout juste un peu de bruit.
Comme à la radio. »

Brigitte FONTAINE (chanteuse française)

La Chanson

En août 1975, par manque d'imagination, nous n'avons pas trouvé d'autre titre. Qu'il y ait ou non un article, une majuscule ou le pluriel importait peu.

Très vite, il a été dit de cette émission qu'elle était unique sur les antennes de Radio-France. Parce que nous sommes des gens bien élevés nous avons remercié. Mis de côté nos premières médailles. Pour l'hiver. Le long hiver des anciens combattants et des vieux cons. Digression : nous n'avons rien ni contre les uns ni contre les autres.

L'émission ? Nous l'avons commencée sans théorie. Ni de la chanson. Ni des médias. Sans recherche effrénée d'une cible ou d'un créneau. Sans message à faire passer non plus. La chanson moyen d'expression, de communication, objet de consommation etc., etc., existait avant nous. Elle nous suivra. Ça ne nous rend pas tristes. Nous n'avons ni le goût des musées ni celui des bibliothèques. Nous avons pourtant puisé en héritiers respectueux dans les cases sagement ordonnées du vaste Patrimoine Culturel.

Yeux et oreilles grand ouverts, à l'affût de tous les vents, nous avons cherché dans ce qui se faisait ici et là-bas, hier et aujourd'hui... A partir de cela, nous avons travaillé sur un certain nombre de choix et de propositions que nous vous avons faites, que vous nous avez aidé à affiner en fonction de ce que nous percevions de votre attente et de nos centres d'intérêt. Il ne suffisait pas d'ouvrir le musée à jour et heure fixes. De puiser dans la collection. Au même moment des gens vivaient leurs problèmes d'homme. Réflétant leur souci, leur joie, leur peine, leur lutte, des chansons et des musiques naissaient au Québec, à Barcelone ou à 53 kilomètres au sud de Limoges, un peu à gauche en regardant la carte. Là ? Oui.

La chanson sur France-Musique respirait au sein d'un

environnement privilégié. Du moins par rapport au sort qui lui est habituellement réservé. Elle n'y était pas asphyxiée par les vapeurs nauséabondes des spots publicitaires ou des variétés médiocres. Insérée dans un univers sonore quotidien de musique classique, extra-européenne, de jazz ou de pop... c'est par rapport à ces genres musicaux qu'elle prenait son sens et son relief.

Fille incestueuse de la musique et de la poésie, la chanson — celle que nous défendons — est une synthèse parfaite de ces deux arts. Un point de rencontre. Et à ce titre, la chanson se trouvait à France-Musique « comme un poisson dans l'eau ».

Les deux mois d'essai de l'été écoulés, en octobre 1975 nous emménageons. Le mot est sans doute excessif. Les quelques égarés qui dans le dédale de la Maison de la Radio-France cherchèrent notre secrétariat ou notre bureau tournent encore. Si vous les croisez...

En deux ans, nous ne disposerons jamais de manière régulière d'un lieu équipé d'un magnétophone, d'un électrophone ou d'un téléphone. La collaboration d'un assistant ou d'une assistante supprimée au bout de quelques semaines ne sera rétablie qu'un an et demi plus tard. Dans des circonstances précises. Rares.

Les quelques lettres d'engagement envoyées par l'administration portent sur des séries de 10 émissions (deux semaines). Nous n'avons aucune sécurité d'emploi. Nous sommes les premiers à rire de nos cachets¹.

Nous embarquons quand même. La fleur dans le micro ! Au-delà des vagues soulevées par la demi-heure quotidienne de chansons, nous en sommes sûrs, la mer est belle, le sable blanc.

Dans nos sacs, des chansons... 15 ans d'émotions, de fugitives tendresses ou de colères... 15 ans de subjectivité Messieurs-Dames ! Pondérés par l'obligation d'informer, de proposer quelque chose de relativement cohérent, d'ordonné, en échappant au seul état d'âme.

Ressentir et informer. Ressentir ≠ informer. Ressentir, informer. Ressentir/informer. Partager. A heure fixe et à des centaines de kilomètres de distance. En sachant si peu de vous. Vous, sachant si peu de nous. De notre mal à la tête la veille ou du caillou dans le fond du soulier... Des relations houleuses, tendres avec les chanteurs, les chanteuses... Des heures passées à préparer nos rendez-vous quotidiens...

1. Ceux-ci « s'élevèrent » :
 en août 1975 à 150 F par émission,
 en septembre 1975 à 158 F par émission,
 en février 1976 à 200 F par émission,
 en août 1976 à 209 F par émission,
 en février 1977 à 219 F par émission !!!

Chansons autour d'un thème, portraits, émissions régulières consacrées à la chanson pour enfants (qui deviendront « les chansons du mercredi ») ou aux chanteurs de province (et aux disques qu'ils réalisent avec les moyens du bord), Histoire de la chanson, invités connus ou inconnus...

ERWAN LEGRAS, LEGRAS ERWAN, concurrents en août, nous connaissant avant et violons accordés, nous alternons de quinzaine en quinzaine. Le plus souvent nous diffusons les disques que nous allons chercher — selon nos goûts et à nos frais — ceux que vous nous faites envoyer ou ceux que nous isolons de l'énorme production discographique.

En 1976, premier bilan. Nous avons largement ouvert l'émission aux chansons de ce que l'on appelle « les minorités » (Pays basque, Catalogne, Alsace, Bretagne, Occitanie, Poitou), aux musiques d'ailleurs (Amérique latine, Afrique, pays francophones ou Europe de l'est) tout en restant prisonniers du disque ou de la formule mêlant invités et disques.

Notre projet 1976-1977 passe par l'obtention de moyens « exorbitants » qui constituent en fait le minimum indispensable :

- deux séances de studio mensuelles pour élaborer davantage certaines émissions,
- possibilité d'enregistrer « sur place » et de réaliser en direct certaines émissions à partir des studios FR 3 de province,
- défraiement pour les chanteurs venant chanter en direct.

D'Avignon en juillet 1976 Jacques ERWAN réalise quatre émissions en direct, essentiellement avec des chanteurs originaires de la région, ou y résidant.

Nous avons prévu de nous faire remplacer en août, pendant les quatre semaines de vacances, par des chanteurs ou des chanteuses correspondant aux quatre grandes directions dans lesquelles nous avons travaillé jusqu'alors.

Chanteur dit minoritaire, Roger SIFFER évoque l'Alsace Haïtienne, Toto BISSAINTHE parle des musiques qui, européennes ou non, l'ont marquée. Léo FERRÉ, un classique (!!!), mêle les genres et réalise un patchwork musical de chansons, de musique classique, de grégorien et de musique contemporaine, ponctué par un texte inédit intitulé « Je parle à n'importe qui ». Enfin, Jean-Yves JOANNY, jeune auteur compositeur interprète traite d'un sujet qui le concerne : la chanson d'expression française.

La mère DENIS, comme tous les ans, finit de repasser les jolis drapeaux qui ornaient le traditionnel défilé du 14 juillet. Elle les range dans l'armoire. Sur l'étagère du haut.

Vous vous bousculez Porte d'Orléans ou Porte d'Italie. Le frère aîné de BISON FUTÉ vous surveille du coin de l'œil. Mine de rien.

CAUSSIMON, Steve WARING, MOULOUDJI, Français BERANGER. Eugène POTTIER, la Commune ou l'exemple de « L'Estaca », la chanson du Catalan Lluis LLACH sont évoqués en quelques phrases.

*« ... C'est pas moi qui vous vendrais du trou la trou la lère,
C'est pas moi qui vous vendrais du vent,
Si c'est ça qu'il vous fallait, du trou la trou la lère,
Si c'est ce qu'il vous fallait, fallait le dire avant. »*

Micro : « Anne SYLVESTRE, "Faites-nous des chansons"... et après tout pourquoi pas ? »

Musique de fin. Sans la rituelle petite phrase « la chanson, c'est fini pour aujourd'hui ».

Compte tenu de la situation nouvelle créé par le départ de Louis DANDREL, et dans l'attente — sans illusion — de garanties rendant possible la poursuite de sa collaboration, Marc LEGRAS ne fait pas ce qui aurait été sa 306^e émission en direct... et s'associe ainsi que Jacques ERWAN à la grève des producteurs de France-Musique.

La suite vous la connaissez.

Deux producteurs ont jugé bon de poursuivre entre 12 h et 12 h 30 une émission de chansons. D'autres les ont rejoint ou les rejoindront. Beaucoup ont refusé ou refuseront. Nous les saluons ici.

Cette émission n'a pour l'instant que de très vagues rapports avec ce que nous avons entrepris et fait quotidiennement pendant plus de deux ans. Même si elle s'appelle toujours « La Chanson ».

Comme à la radio..

Nous connaissons tous la compétition de l'indice d'écoute, la course aux annonceurs publicitaires, leurs répercussions sur la nature des programmes des stations périphériques.

D'une manière très schématique, le souci de chaque direction de toucher un maximum de gens se traduit par l'uniformisation des programmes. Quelque chose marche quelque part ? Dépêchons-nous de copier. Et jeux, hit-parades, états d'âme en direct, psychomachins de fleurir sur les antennes...

Disque et chanson présents partout constituent l'essentiel des programmes diffusés.

A peu de chose près on puise toujours dans la même liste d'interprètes dits populaires ou de titres qui « marchent ». « On » impose même parfois aux programmeurs ce qu'on qualifie de « grille populaire » prévoyant, heure par heure, de diffuser un tel ou un tel...

La fameuse « nouveauté » dont on gratifie l'auditeur ressemble la plupart du temps comme une petite sœur à la nouveauté d'avant-hier... La nouveauté réelle ferait-elle fuir l'auditeur vers les eaux plus calmes d'une longueur d'onde concurrente ?

Prisonnière du disque, de sa propre boulimie, la radio l'est d'autant plus qu'elle ne suscite (mais est-ce sa tâche ?) pratiquement plus de spectacle ou de chanson vivante. (« Libre Parcours Variété » excepté, France-Inter se bornant à enregistrer un certain nombre de spectacles parisiens).

Prisonnière du disque, la radio reste un des maillons obligatoires, indispensables, de la chaîne entre la grande firme productrice et l'acheteur.

La seule information qu'elle apporte sur le phénomène de la chanson dans notre pays consiste à annoncer la sortie de tel disque, tel ou tel grand passage public à Paris, telle ou telle tournée.

Les quelques grammes de vinyl pressés, gravés, emballés ne garantissent aucune diffusion. Chanteur et chanson existent-ils hors de l'objet disque — réalisé par une des quatre ou cinq grosses boîtes qui se partagent la quasi-totalité du marché — ?

A quelques exceptions près, et que tout le monde connaît, le système exclut le jeune chanteur, l'infortuné qui n'a pas encore trouvé « sa » maison de disques (est-elle vraiment la sienne ?...)

On peut aujourd'hui consacrer à la chanson des émissions à partir du seul support du disque. Encore faut-il se dire que le phénomène traité sous cet angle-là est drôlement limité, réduit à l'un seul de ses aspects.

Et se donner la peine d'ouvrir le programme à la foule de disques produits à compte d'auteur (solution la moins originale hors des sentiers battus), de disques parus sous de petits labels (coopératives, maisons de production à petits moyens ou méconnus), aux enregistrements originaux produits à l'étranger et importés ou non.

En finir avec toutes les bonnes raisons pour lesquelles on ne diffuse pas la grande majorité des chanteurs...

Parce qu'ils manquent d'expérience ou de maturité professionnelle. Parce que leurs disques enregistrés à la va-vite ou introuvables ne supportent pas techniquement la comparaison. Parce qu'ils ne chantent pas obligatoirement en français. Parce qu'idéologiquement ils sentent le soufre. Parce qu'ils ne sont pas « grand public ». Parce que personne ne fait de porte à porte pour eux. Parce qu'on ne fait pas l'effort de s'informer de leur existence.

Consacrer à la chanson une ou des émissions ? Très bien ! A condition qu'elle ne soit pas l'émission bonne conscience

aux moyens limités. Pas de carré ghetto, à l'écart des plates-bandes pour fleurs insoumises ou poussant de travers.

Et qu'elle soit conçue avec le souci permanent d'une information socioculturelle. Avec la certitude d'autres rapports. De forum, accessible à tous ceux qui font la chanson. Qu'elle ne soit surtout pas une de ces chapelles difficiles d'accès où des fidèles recueillis prieraient par groupes Notre Dame de la Bonne Chanson...

Les chanteurs évoqués plus haut se diffusent eux-mêmes. Comme ils peuvent. Avec les solutions qu'ils ont trouvées. Des solutions qui font que leurs spectacles sont « autre chose ». Qu'ils rendent possible l'échange, le partage avec un public parfois restreint mais toujours motivé. Leur horizon ? Celui des fêtes politiques, des manifestations locales, voire de certains lieux privés.

Leurs pistes, leurs circuits ? Ceux de la grande friche de l'animation socio-culturelle. Avec la certitude d'autres rapports. De faire évoluer la relation de leur auditoire à la chanson. D'en finir avec l'image sacralisée du chanteur donnée par les médias au grand public.

Cri, tract, manifeste, affiche, tranche de vie, contribution à l'histoire collective, poème d'amour, leurs chansons expriment dans leur diversité la manière dont ils vivent leur époque. Avec ses tourments. Ses luttes. Ses espoirs. Surgies des minorités si longtemps niées, jaillies des rues bruyantes de nos cités polluées pour dire le quotidien, elles correspondent à une nouvelle sensibilité.

Elles sont le lieu privilégié d'un contre-discours riche d'un désordre dans lequel nous nous retrouvons. Soucieuses de sons, de mots, elles dérangent. Parce qu'elles ont le goût des lendemains patiemment reboisés. On peut rêver !

La chanson... nos chansons...

Dans ce siècle frileux, elles s'en vont debout. Sans écharpe ni col roulé. Sans gants.

Si nous ne les avons pas, nous les rêverions. Ensemble. Nous les rêverions à voix haute dans vos stations-service : « Faites le plein de désespoir, je roule toute la nuit. » A voix basse du côté de vos péages : « Gardez s'il vous plaît la monnaie de votre tendresse. »

Elles ont les plumes sales des oiseaux mazoutés sur les plages bretonnes. Des trous dans leur sandale. Ou la manche trop longue. Et pourtant elles jouent à la marelle... de vos rues quadrillées. Jetées, paumées, aphones, dans vos flores, vos faunes, elles

dorment d'un œil, quand vos regards de borgne poinçonnent nos tickets.

Elles saluent les vélos, la dérive des chiens, les bateaux sur la mer. Elles saluent les crues sous la pile des ponts, l'éclat bleu du phare d'une ambulance la nuit, le regard d'un traqué croisé rue du brouillard.

Elles saluent la cisaille, la lime, le marteau.

Elles saluent la rouille et vous saluent de loin, vous, vos chaînes rassurantes, vos certitudes inoxydables.

Elles sont la douceur de la cuisse serrée sous la tiédeur des draps, le sourire à mi-voix des phrases de chevet. De leurs ailes elles tricotent ce printemps incertain que vous ne verrez jamais.

Chargées de fleurs, de phrases, elles sont nos pacifiques fusils pointés au cœur de vos silences résignés, jouant le jeu, complices de toutes les oppressions présentes ou à venir.

Dans nos poches, sous nos chemises, nous les portons depuis toujours ou depuis ce matin.

Semeurs de circonstance nous les jetons au vent. Elles sont nos mots de passe.

A des milliers d'exemplaires ce message très personnel, reçu et retenu comme tel.

Vos services d'ordre peuvent tous nous fouiller. Rien à déclarer. Des mots. Deux notes de guitare.

Demain taxeront-ils les mots ? Nos clés ? Nos musiques ? La création ?

— Combien de mots dans votre vocabulaire ?

— ...

— Humm... Ça va vous faire cher !

— Combien de musiques sous votre casquette ? Aucune ! Vous êtes sûr ? Cherchez bien...

Imposez la mémoire. L'imagination.

Faites-nous déclarer toutes nos réminiscences. Contrôlez-les.

Plaquez vos affiches sur les murs. Incitez à la délation.

— « Monsieur le Commissaire, dans l'appartement du dessus, pas tous les soirs mais presque, ils chantent. »

Le Commissaire — après un temps de réflexion et à part :

— « Ils vont finir par faire leur radio... »

En toute liberté

Producteurs de l'émission, nous n'avons pas recouru aux services d'un programmeur. Avec nos goûts, nos doutes, et les risques liés à la vision personnelle du phénomène chanson, nous avons choisi; sans ériger la marginalité en critère de sélection. Sans concession aux chanteurs dont le succès n'est que commercial sous prétexte de toucher le « grand public ».

Rétrospectivement le contenu de l'émission doit apparaître comme un dosage ou un compromis discutable — mais ne le sont-ils pas tous — entre une part de productions relativement favorisées par le système (parce qu'elles s'imposent d'elles-mêmes) et une large part de créations peu ou mal connues, voire inconnues.

J.E. — M.L.

Victor, qui se sert volontiers avant les autres, tâte toutes les oranges du plat afin de s'en réserver quelques-unes. Comme je lui demande s'il prétend ne laisser aux autres que les moins bonnes, il répond : « Mon goût n'est pas le vôtre et je choisis selon mon goût. Pour les dattes, je préfère les molles, vous les dures. » Je puis penser qu'il en va de même pour les oranges. Et je ne riposte pas que moi aussi j'aime les oranges bien mûres, par crainte de l'entendre me répondre : « Dans ce cas, reconnaissez que je fais bien de me servir le premier ». Car s'il lui arrive souvent de mentir, ce n'est du moins jamais par politesse.

(Maquette d'antenne, extrait du *Journal* de Gide, mars 1976)

4 octobre 1975 :

France Musique, troisième chaîne de Radio-France, met en place une réforme des programmes, conçue par une équipe de jeunes musiciens et d'hommes de radio sous la conduite d'un rédacteur en chef, Louis Dandrel.

Objectif : créer un lieu de rencontre de toutes les musiques, laisser l'antenne à tous ceux qui les font vivre, interprètes renommés mais aussi enfants ou musiciens de rue.

Sous les bannières du Figaro et de l'Aurore, une partie de la presse hurle au scandale : donnez-nous du Mozart et rien que du Mozart.

Septembre 1977 :

Le rédacteur en chef de F.M. démissionne : soixante producteurs de radio se mettent en grève. Motif : la direction reprend sa chaîne en main, congédie des membres de l'équipe, censure des émissions. Ultime détracteur, après C. Levi Strauss, J.P. Sartre avait publiquement souhaité la mort de ce F.M. « réformé » qui « diffusait trop de pop ». En deux années, l'audience de la chaîne s'était pourtant accrue d'un million d'auditeurs.

Au nom de tous ceux qui se sont battus dans France Musique, une petite équipe a rédigé ce livre : INTERDIT D'ANTENNE, une réflexion à plusieurs voix sur l'utilisation de la radio, sur ses détournements par le pouvoir et sur l'asservissement de la musique aux idéaux de la bourgeoisie. A qui profite la radio ? A qui devrait-elle profiter ?

Les auteurs d'INTERDIT D'ANTENNE :

Eric Dietlin, économiste, producteur radio, Denis Levailant, pianiste et compositeur, Marc Moulin, pianiste, producteur à la R.T.B., Jean-Pierre Lentin, journaliste, Pierre Lattes, producteur radio, producteur de disques, journaliste, Didier Aluard, mathématicien, premier prix du Conservatoire de Paris, Jean-Pierre Gillard, peintre et écrivain, Jacques Erwan et Marc Legras, journalistes et spécialistes de la chanson, Louis Dandrel journaliste et premier prix du Conservatoire de Paris, tous ex-producteurs de France Musique.

DTV